

«La langue et l'écriture»: un écart théorique entre Benveniste et Saussure « Language and writing »: a theoretical distance between Saussure and Benveniste

Irène Fenoglio
ITEM (CNRS-ENS)

ABSTRACT

In this paper, attention will remain focused on the issue of writing according to Saussure and Benveniste.

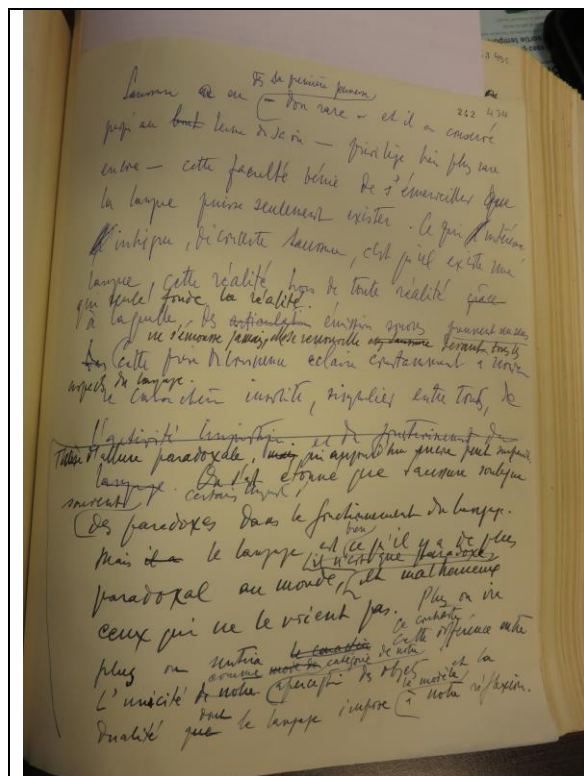
KEYWORDS : Benveniste; Saussure ; Writing

RÉSUMÉ

Dans la présente contribution, l'attention restera focalisée sur la question de l'écriture selon les idées de Saussure et Benveniste.

MOTS-CLÉS: BENVENISTE; ÉCRITURE; SAUSSURE

INTRODUCTION



Saussure a eu <dès sa première jeunesse> – don rare – et il a conservé jusqu'au ~~bout~~ terme de sa vie – cette faculté bénie de s'émerveiller que la langue puisse seulement exister. Ce qui l'intéresse, l'intrigue, déconcerte Saussure, c'est qu'il existe une langue, cette réalité hors de toute réalité grâce <qui seule fonde la réalité > à laquelle, des articulations émissions sonores prennent un sens.

Cette prise de conscience <ne s'émousse jamais, elle se renouvelle ~~chez Saussure~~ devant tous les aspects du langage> éclaire constamment à nouveau le caractère insolite, singulier entre toutes de l'activité linguistique et du fonctionnement du langage d'allure paradoxale mais qui, aujourd'hui encore peut surprendre. Certains linguistes On s'est étonné que Saussure souligne souvent des paradoxes dans le fonctionnement du langage. Mais ~~il~~ le langage est <bien> ce qu'il y a de plus paradoxal au monde, <il n'est que paradoxe> et malheureux ceux qui ne le voient pas. Plus on ira, plus on sentira ~~le caractère~~ ce contraste, cette différence entre l'unicité de notre <comme ~~mode de~~ catégorie de notre> aperception des objets et la dualité ~~que~~ <dont> le langage impose <le modèle> à notre réflexion.¹

C'est dans cet héritage et cette admiration que travaille Benveniste ce qui ne l'empêchera pas de lire Saussure dans une approche critique. Dans la présente contribution, l'attention restera focalisée sur la question de l'écriture. Benveniste, fort du constat – admiratif – que Saussure ait «cette faculté bénie de s'émerveiller que la langue puisse seulement exister» reprochera à ce dernier de ne pas s'étonner assez du phénomène que constitue l'écriture.

¹ Note manuscrite isolée. Fonds Benveniste de la BnF, PAP OR 31, f° 242. Il est possible qu'il s'agisse d'une note préparatoire à l'écriture de l'article «Saussure après un demi-siècle» (*Cahiers Ferdinand de Saussure* n° 20, 1963)

En 2012, avec Jean-Claude Coquet nous avons publié, les derniers cours de linguistique générale de Benveniste (BENVENISTE, 2012), dont huit leçons, au contenu jusque-là inédit, sont consacrées à l'écriture.

Voici comment Benveniste résumait cette partie du cours de 1968-1969 portant sur l'écriture:

Enfin, nous avons examiné les rapports entre la langue et le système sémiotique constitué par l'écriture. Au terme d'un examen détaillé qui nous a fait parcourir les différents modèles d'écriture attestés dans l'histoire, il nous est apparu que, contrairement à l'idée admise partout, l'écriture ne constitue pas un système distinct. C'est le prolongement ou la projection de la langue même, et donc la même situation à l'égard des systèmes extra-linguistiques. Nous voyons dans l'écriture l'instrument et la manifestation du procès d'auto-sémiotisation de la langue. Un aperçu des résultats esquissés ici sera prochainement publié dans la nouvelle revue *Semiotica*.²

1 Fondements benvenistiens et héritage saussurien

En 1958, dans un article consacré aux «Catégories de pensée et catégories de langue», Benveniste pointait le caractère inconscient de notre pratique verbale:

Nous faisons de la langue que nous parlons des usages infiniment variés, dont la seule énumération devrait être coextensive à une liste des activités où peut s'engager l'esprit humain. Dans leur diversité, ces usages ont cependant deux caractères en commun. L'un est que la réalité de la langue y demeure en règle générale inconsciente; hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler. L'autre est que, si abstraites ou si particulières que soient les opérations de la pensée, elles reçoivent expression dans la langue. (BENVENISTE, 1966, p. 63)

C'est ce même caractère inconscient, cette fois de la pratique de l'écriture et de la signification de sa pratique, qu'il se propose de traquer dans ses cours au Collège de France de linguistique générale de 1969, afin de mettre au jour la place de l'écriture par rapport à la langue mais aussi de comprendre comment l'écriture est venue aux hommes. Il y a nécessité, dit-il, de «repenser à neuf, dans leur relation primordiale la langue et l'écriture».

Dans cette reprise de la question de l'écriture il y a cette volonté de comprendre en quoi l'écriture s'est inscrite comme liée intrinsèquement à l'homme parlant. *En quoi*, plus que *quand*, en quoi et *comment*. Rappelons ce passage si fort, si engagé de «De la subjectivité dans le langage» :

En réalité la comparaison du langage avec un instrument, et il faut bien que ce soit avec un instrument matériel pour que la comparaison soit simplement intelligible, doit nous remplir de méfiance, comme toute notion simpliste au sujet du langage. Parler d'instrument, c'est mettre en opposition l'homme et la nature. La pioche, la flèche, la roue ne sont pas dans la nature. Ce sont des fabrications. Le langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué. Nous sommes toujours enclins à cette imagination naïve d'une période originelle où un homme complet se découvrirait un semblable, également complet, et entre eux, peu à peu, le langage s'élaborerait. C'est là pure fiction. Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous

² Annuaire du Collège de France, 69^{ème} année, Paris, Imp. Nationale, 1969, p. 364.

n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme. (BENVENISTE, 1966, p. 259)

Or ce passage s'inscrit, dans l'article consacré à la subjectivité, comme passage obligé. Il n'y a pas d'un côté le langage, de l'autre l'homme, d'un côté la société, de l'autre la subjectivité: le langage, grâce à l'utilisation d'un système de langue, quel qu'il soit, est le liant qui fait que tout homme est social *et* subjectif.

De la même façon, l'écriture ne sera pas considérée comme un simple «instrument» détachable. Certes elle est une « invention » mais elle est en langue : elle en est issue, elle la montre, elle la constitue et cela tout à la fois.

Benveniste va délibérément adopter le point de vue du linguiste, mais ce point de vue est celui d'un linguiste profondément éclairé d'anthropologie ; un linguiste pour qui le langage sert «non seulement à communiquer mais à vivre», selon ses propres termes. Il considère donc le phénomène de l'écriture dans une amplitude à la fois spatiale et historique, remontant même à la pré-histoire mais tout en ayant clairement à l'esprit la nature exacte du travail que peut se proposer du linguiste.

Qu'est-ce qu'un point de vue linguistique? Benveniste expose très spécifiquement cela en ouvrant son cours de linguistique générale au Collège de France de 1963-1964³ ; on peut, en effet, lire dans la note suivante⁴:

<p>75 26 (4/6)</p> <p>1) Notion du <u>fait</u> en linguistique. Il n'y a pas de fait objectif de la langue. C'est le linguiste qui crée le fait <u>citer</u>.</p> <p>II^e leçon. 9/12/63</p> <p>Il n'y a rien de moins 'subjectif' malgré l'apparence. On fait que le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances, mais qu'il doit créer son objet par son point de vue, il doit définir ce point de vue et les opérations qui permettent d'appréhender l'objet. Il doit donc expliciter et justifier toutes les opérations d'analyse.</p> <p>Il doit donc poser des définitions et des critères répondant à des conditions rigoureuses. Or ce sont ces exigences qui ont conduit à donner à la linguistique son statut de science. De là vient qu'on accorde tant d'importance à la procédure d'analyse. C'est bien la preuve qu'on ne trouve pas dans la langue de données à constater. ... 'citer' [s:te] et 'héte' [e:te].</p>	<p>1) Notion de <u>fait</u> en linguistique. Il n'y a pas de fait objectif dans la langue. C'est le linguiste qui le crée <u>le fait citer</u></p> <p>II^e leçon. 9/12/63</p> <p>Il n'y a rien de moins 'subjectif' malgré l'apparence – cela est même la première certitude – la langue n'est pas une substance. Du fait que le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances, mais qu'il doit créer son objet par son point de vue, il doit définir ce point de vue et les opérations qui permettent d'appréhender l'objet. Il doit donc <u>expliciter</u> et <u>justifier</u> toutes ses opérations d'analyse.</p> <p>Il doit donc poser des définitions et des critères répondant à des conditions rigoureuses.</p> <p>Or ce sont ces exigences qui ont conduit à donner à la linguistique son statut de science. De là vient qu'on accorde tant d'importance à la <u>procédure d'analyse</u>. C'est bien la preuve qu'on ne trouve pas dans la langue du donné à constater.</p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

On voit immédiatement la référence à Saussure : le «citer» des premières lignes d'ailleurs y renvoie. Mais on voit l'insistance de Benveniste sur les opérations permettant d'avancer un discours rigoureux. Certes, le linguiste construit son objet («le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances»), mais il doit «définir», «expliciter», «justifier» en vertu d'une «procédure d'analyse».

³ Ces cours au Collège de France, 1963-1964 sont encore inédits. Les notes se trouvent dans le fonds Benveniste de la BnF (PAP OR boîte 43, env. 104 et 105).

⁴ BnF, PAP OR, boîte 43, env. 105, f° 75

Dans la note suivante⁵, préparatoire à son cours de 1963-1964, tout en se référant à Saussure, il inscrit déjà l'écriture en rapport à la définition de la langue:

<p> Avant Saussure a posé la langue comme syst. sémiotique et comme syst. de signes, il a accompli cette révolution d'analyser la langue non pas en termes de sa réalisation de sa production sonore (sons) ni en termes de la nomenclature lexicale (mots) ni en termes d'évolution (son origine) = écriture mais d'après sa fonction qui est de signifier? La 2^e révol. est ce principe que signe = système = synchronie = valeurs. Tout le système étant soumis à l'action du temps. </p>	<p> Quand Saussure a posé la langue comme syst. sémiotique et comme syst. de signes, il a accompli cette révolution d'analyser la langue non pas en termes de sa production <de sa réalisation> sonore (sons) ni en termes de sa nomenclature lexicale (mots) ni en termes d'évolution (son origine) = écriture mais d'après sa fonction qui est de signifier? La La 2^e révol. est ce principe que signe = système = synchronie = valeurs. Tout le système étant soumis à l'action du temps. </p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Pour Benveniste «l'origine» de la langue selon Saussure serait l'écriture? la note est ambiguë sur ce point. Plus loin, dans ces mêmes notes préparatoires, il spécifiera que l'écriture est pour Saussure un système, à côté de celui de la langue⁶:

<p> Ainsi sont définis à la fois la ^{place de la langue} langue et les <u>éléments premiers</u>⁷⁸ de la langue. La place de la linguistique. Ni dans les sciences de l'individu ou de l'esprit (psychol.) ni dans celles de la société (sociol.), mais dans une <u>catégorie nouvelle</u>: les sciences sémiotiques. Cette vue est neuve; non pas seulement pour ce qui touche à la nature de la langue, mais absolument, quant à la sémiotique comme branche de la science. Qu'est devenue cette notion: elle a été à peine considérée. Hors de la langue, Saussure cite: signaux maritimes, sonneries, écriture pour aveugles. Par dessus tout, <u>écriture</u>. Remarque que tous ces systèmes sont seconds par rapport à la langue et dépendent d'elle, notamment l'écriture. La langue est le système sémiotique. </p>	<p> Ainsi sont définis à la fois le/a <u>domaine</u> place <de la linguistique> et les <u>éléments premiers</u> de la langue. La place de la linguistique. Ni dans les sciences de l'individu ou de l'esprit (psychol.) ni dans celles de la société (sociol.), mais dans une <u>catégorie nouvelle</u>: les sciences sémiotiques. Cette vue est neuve; non pas seulement pour ce qui touche à la nature de la langue, mais absolument, quant à la sémiotique comme branche de la science. Qu'est devenue cette notion: elle a été à peine considérée. Hors de la langue, Saussure cite: signaux maritimes, [ill.], écriture pour aveugles. Par dessus tout, <u>écriture</u>. Remarque que tous ces systèmes sont seconds par rapport à la langue et dépendent d'elle, notamment l'écriture. La langue est le système sémiotique. </p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Dans cette note inédite, où Benveniste aborde la notion d'écriture, retenons cette phrase: «Remarque que tous ces systèmes sont seconds par rapport à la langue et dépendent d'elle, notamment l'écriture.» Il semble adopter, donc, en 1963-64 cette conception de Saussure sans la réexaminer. Nous verrons très vite, que sa vision de la relation entre langue et écriture va nettement évoluer entre ce cours de 1963 et les leçons de 1969. En 1963, il passe sans s'arrêter et en adoptant, la vision saussurienne, en 1969, il se pose expressément la question de l'écriture. On peut supposer que les productions ambiantes en 1967 ainsi que la lecture de Derrida (*De la grammatologie, L'écriture et la différence*) le poussent à aborder sérieusement cette question.

Rappelons que les derniers cours qu'il donne, durant cette période, au Collège de France, sont soutenus par une très forte activité où tous les genres de recherche et d'écriture sont

⁵ BnF, PAP OR, boîte 43, env. 105, f° 65

⁶ BnF, PAP OR, boîte 43, env. 105, f° 78

simultanément présents : exposition de sa conception du sens dans le langage au Symposium de sémiotique de Varsovie, publication de «Sémiologie de la langue», article dans lequel il explicite le concept pivot du couple «sémiotique/sémantique» ; il accepte, en 1969, d'être le premier Président de l'International Association for Semiotic Studies qu'il a contribué à créer et du Cercle de sémiotique de Paris. C'est dans ce cadre, intensément occupé, qu'il développe des domaines dont les résultats n'ont pas encore été stabilisés en article, telle la problématique de l'écriture. C'est donc dans ce contexte de réflexions sur le caractère sémiotique/sémiologique de la langue que sont à lire ses cours sur l'écriture, une histoire et une réflexion sur l'écriture que nous ne pouvons lire dans aucune des publications du linguiste alors même que son intérêt pour l'écriture est répété, en témoigne cet avertissement à la fin de la première partie de sémiologie de la langue (écrit en 1968, donc dans le même temps où il prépare ses cours de 68-69⁷) : «De l'écriture nous ne dirons rien ici, réservant pour un examen particulier ce problème difficile»⁸.

2 Programme de Benveniste sur l'écriture

Lorsque Benveniste commence son cours sur «l'écriture et la langue», son premier point d'insistance est celui-ci : aujourd'hui, certes, nous n'opérons pas de dissociation entre langue, parole, écriture. Or, il y a nécessité de «repenser à neuf, dans leur relation primordiale la langue et l'écriture»:

Nous vivons dans la civilisation du livre, du livre lu, du livre écrit, de l'écriture et de la lecture. Notre pensée est constamment, à quelque niveau que ce soit, informée d'écriture.

Cela met en rapport de plus en plus intime, on ne peut plus intime, avec l'écriture la langue entière, la parole et la pensée même, qui ne se dissocie plus de son inscription réelle ou imaginée. Toute réflexion sur la langue, en particulier, fait surgir en notre pensée la forme écrite où les signes linguistiques prennent réalité visible.

Cette condition où nous sommes à l'égard de l'écriture masque à nos yeux la plus grande difficulté du problème, une difficulté qui tient bien moins à la matière qu'à la manière dont instinctivement nous l'envisageons ; c'est que, sans un effort d'imagination dont bien peu sont capables, nous ne sommes plus guère en mesure de nous arracher à notre expérience séculaire pour repenser à neuf, dans leur relation primordiale, la langue et l'écriture. (BENVENISTE, 2012, p. 91)

Voilà donc le programme de Benveniste. Le terme «primordial» n'est pas anodin, il n'est pas choisi au hasard et il faut le saisir dans toute sa puissance. Ce terme (du latin *primordium* : origine, avènement) signifie à la fois essentiel, fondamental, primitif et premier. Par cette insistance, Benveniste indique sa voie et désigne son objet.

Face à cette ouverture programmatique, un deuxième point d'insistance apparaît : l'écriture n'est pas la «langue écrite» c'est-à-dire, précise-t-il «la langue sous forme écrite» et il adresse sa critique à Saussure.

Il s'agit, pour Benveniste, d'analyser l'écriture «comme système sémiotique ce que Saussure ne fait pas.» Il prend donc ses distances avec Saussure dans la mesure où, dit-il, Saussure postule que l'écriture est «subordonnée à la langue». Rappelons que dans le *Cours de linguistique générale*, Saussure montre que la pensée de la langue est passée de la grammaire à la philologie (or, la

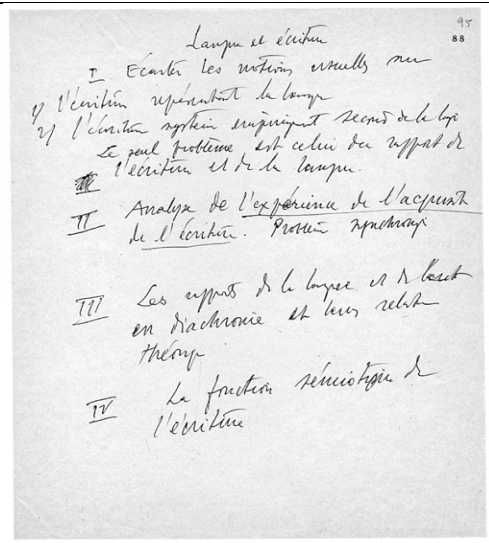
⁷ Dans le résumé qu'il fait de son Cours dans l'*Annuaire du collège de France* (69^{ème} année, Paris, Imp. Nationale, p. 364), il indique une publication à venir de son développement sur l'écriture : « Un aperçu des résultats esquissés ici sera prochainement publié dans la nouvelle revue *Semiotica* », dans la même revue, donc, qui vient d'accueillir son article « Sémiologie de la langue », comme une suite peut-être.

⁸ « Sémiologie de la langue », *Problèmes de linguistique générale* 2, *op. cit.*, p. 50. Mais voir aussi p. 66 du même article ou bien « L'appareil formel de l'énonciation », *Problèmes de linguistique générale* 2, *op. cit.*, p. 88.

philologie est fondée sur l'écrit ; puis de la philologie à la grammaire comparée qui s'appuie sur une philologie comparative (écrits selon différentes langues). Il constate alors que la philologie n'est pas une science linguistique car elle ne s'occupe pas de « la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Saussure note bien que la philologie se construit sur l'écrit et il la distancie de la linguistique qu'il entend construire, mais il ne se pose pas, de fait, la question de l'écriture : l'écrit apparaît alors comme transparent à lui-même.

Benveniste s'interroge sur ce non étonnement de Saussure par rapport à l'écriture et, par contraste, pose, véritablement, sous la forme d'un problème, le rapport de l'écriture à la langue comme un objet théorique. Sa réflexion est tout à la fois, thétique, épistémologique et méthodologique.

Il n'est qu'à montrer son brouillon de plan du cours sur l'écriture de 1969⁹ où il note explicitement : «I. Ecarter les notions usuelles sur 1) l'écriture représentant la langue 2) l'écriture système empiriquement second de la langue. Le seul problème est celui du rapport de l'écriture et de la langue»:

 <p style="text-align: center;">Langue et écriture</p> <p>I Ecarter les notions usuelles sur 1) l'écriture représentant la langue 2) l'écriture système empiriquement second de la langue Le seul problème est celui du rapport de l'écriture et de la langue.</p> <p>II Analyse de l'expérience de l'acquisition de l'écriture. Problème synchronique</p> <p>III Les rapports de la langue et de l'écrit en diachronie et leur relation théorique</p> <p>IV La fonction sémiotique de l'écriture</p>	<p style="text-align: center;">Langue et écriture</p> <p>I Ecarter les notions usuelles sur</p> <ol style="list-style-type: none"> 1) l'écriture représentant la langue 2) l'écriture système empiriquement second de la langue <p>Le seul problème est celui du rapport de l'écriture et de la langue</p> <p>II Analyse de l'expérience de l'acquisition de l'écriture. Problème synchronique</p> <p>III Les rapports de la langue et de l'écrit en diachronie et leur relation théorique</p> <p>IV La fonction sémiotique de l'écriture</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

3 Lecture critique du CLG de Saussure

Cette lecture critique s'opère selon divers aspects qui ponctuent le parcours programmatique de Benveniste.

La conception saussurienne de l'écriture n'est consultable que dans un chapitre de l'Introduction au *Cours*, le cours chapitre VI intitulé «Représentation de la langue par l'écriture». (Le titre, déjà significatif, permet à Benveniste de s'arrêter à ce terme «représentation») et par le § 3 du chap VII sur la phonologie, § intitulé «critique du témoignage de l'écriture»

A lire le CLG, nous sommes frappés par l'accumulation des éléments négatifs caractérisant l'écriture pour un si petit nombre de pages : «écriture étrangère au système interne [de la langue]» (p. 44), «mot écrit usurpe le mot parlé» (p. 45), «photographie du signe vocal» (p. 45), «prestige de la forme écrite» (p. 46) «prestige de l'écriture» (p. 46), «image graphique des mots» (p. 46) «importance imméritée de l'écriture» (p. 47), «travestissement» (p. 52), «tyrannie de la lettre» (p. 53), «l'image visuelle arrive à créer des prononciations vicieuses ; c'est là proprement un fait pathologique» (p. 53), «étrangère au système interne», «image» du vocal, vrai élément linguistique, de «prestige», «image graphique des mots», «facteur étranger» (p. 54), élément «artificiel» (p. 55),

⁹ BnF, PAP OR, boîte 40, env. 80, f° 88 (publié dans les *Dernières leçons*, p. 90)

«illusions de l'écriture» (p. 56), «appui trompeur», «caractère trompeur de l'écriture» (p. 58), «signe graphique ne sont qu'une image» (p. 58).

Nous sommes frappés aussi par le fait que les caractéristiques – négatives – de l'écriture ne sont pas toujours exprimées, par le si rigoureux Saussure, en termes linguistiques mais en termes du langage courant.

Pour le Saussure du *Cours de linguistique générale*, la langue et l'écriture sont deux systèmes de signes distincts mais le second «représente» le premier : donc l'écriture représente la langue qui lui serait préalable. Face à cette vision Benveniste avance des arguments critiques et offrent d'autres perspectives. Il faut cependant insister sur le fait que ces critiques sont essentiellement fondées sur ce *Cours de linguistique générale*. Aujourd'hui, la vision saussurienne de l'écriture serait plus nuancée comme le dit Pierre-Yves Testenoire:

L'écriture reçoit dans l'ensemble du CLG, un traitement profondément ambivalent : critiquée comme une médiation trompeuse de la langue, elle est aussi sollicitée comme un analogon pertinent pour réfléchir aux caractéristiques de l'objet linguistique. L'écriture chez Saussure participe ainsi de ce que nous avons appelé un double processus de voilement et de dévoilement de la langue. Les manuscrits autographes ont en outre révélé que les systèmes de signes graphiques – tout particulièrement dans la note sur Whitney et dans les manuscrits sur les légendes – occupent une place centrale dans la réflexion sémiologique du linguiste. Quant aux cahiers d'anagrammes, s'ils développent, avec l'hypothèse du stab, une réflexion parallèle sur l'écriture, ils sont surtout le lieu d'une mise en pratique conflictuelle, quasi vertigineuse, des rapports entre l'oral et l'écrit. Ces documents, s'ils ne sauraient totalement invalider la thèse d'un phonocentrisme saussurien, invitent à affiner l'image donnée par le chapitre 6 du CLG. (TESTENOIRE, 2016, p. 37)

3.1 L'écriture n'est pas «la langue écrite»

Comment est introduite dans le *CLG*, la question de l'écriture?

[...] bien que l'écriture soit en elle-même étrangère au système interne, il est impossible de faire abstraction d'un procédé par lequel la langue est sans cesse figurée ; il est nécessaire d'en connaître l'utilité, les défauts et les dangers. (SAUSSURE, 1972, p. 44-45)

Nous bornerons notre étude au système phonétique, et tout spécialement à celui qui est en usage aujourd'hui et dont le prototype est l'alphabet grec. (SAUSSURE, 1972, p. 48)

Benveniste répond:

Saussure décide de parler des écritures remontant à l'alphabet grec. Mais les autres ? Ne confondons pas l'écriture avec la langue écrite (je prends cette expression comme signifiant "la langue sous forme écrite").

Ce que Saussure a en vue dans sa discussion, c'est la connaissance de la langue que nous prenons dans sa forme écrite. Et il insiste sur les dangers, les illusions liées à cette représentation. Personne ne le contestera. Mais nous sommes complètement hors du problème qui est le rapport de l'écriture avec la langue. Il confond l'écriture avec l'alphabet et la langue avec une langue moderne. Or les rapports entre une langue moderne et l'écriture sont spécifiques, non universels. (BENVENISTE, 2012, p. 92)

Là se trouve sans doute un point essentiel. Marcel Cohen, par exemple, intitule un de ses chapitres «Ecritures et langues» (COHEN, 1953, p. 129) et le chapitre ne s'intéresse qu'aux questions orthographiques. De la même façon, des travaux plus tardifs comme ceux réunis par Nina Catach dans *Pour une théorie de la langue écrite* se limitent – comme le titre l'indique – au champ restreint et spécifique de la syntaxe de l'écrit (CATACH, 1988)¹⁰.

Benveniste formule le «problème» tel qu'il veut le poser : ce problème est celui du «rapport de l'écriture avec la langue» (BENVENISTE, 2012, p. 92), hors de l'évolution historique de l'écriture et de sa diffusion. Il indique et précise donc, dès ce premier cours sur l'écriture, ce sur quoi va porter sa réflexion. Le problème qu'il pose se décline selon les trois questions suivantes:

- s'interroger sur «la langue en tant que représentée par l'écriture»
- s'interroger sur cette représentation même
- s'interroger sur l'écriture en soi, autrement dit sur l'écriture en tant que «système sémiotique» hors de ses conditions historiques de développement

Il s'agit «d'analyser l'écriture «comme système sémiotique ce que Saussure ne fait pas» (BENVENISTE, 2012, p. 92). Benveniste prend donc ses distances avec Saussure dans la mesure où, dit-il, Saussure confond «l'écriture avec l'alphabet, et la langue avec une langue moderne», et postule que l'écriture est «subordonnée à la langue» (BENVENISTE, 2012, p. 91-92).

Le *Cours de linguistique générale*, glisse de la philologie à l'écriture et le constat sera que la philologie n'est pas une science linguistique car elle ne s'occupe pas de «la langue envisagée en elle-même et pour elle-même». La philologie est distancée de la linguistique que Saussure entend construire, mais la question de l'écriture n'est nullement posée : l'écrit et l'écriture apparaissent alors comme transparents.

Benveniste s'interroge sur ce non étonnement de Saussure par rapport à l'écriture et, par contraste, pose l'écriture sous la forme d'une énigme, qu'en linguiste des «problèmes», il traduira sous forme d'une question.

Benveniste donc interroge l'acte même d'écrire, de grapher, et pour cela remonte loin. Ce qui l'intéresse c'est de comprendre le lien exact qui peut être établi entre la langue et l'écriture en s'interrogeant sur la façon dont elle a été inventée sans toutefois, précise-t-il, rechercher l'«origine de l'écriture» ; il cherche à comprendre les diverses solutions de la «représentation graphique» que les hommes ont trouvé pour signifier.

3.2 Tentatives d'approches de l'invention de l'écriture et d'une définition

Pour bien faire entendre la rupture épistémologique que constitue le fait de s'interroger sur l'écriture comme système en soi, Benveniste remonte aussi loin que possible : aux dessins de l'homme primitif.

Dès le début du cours 9 du 10 février 1969 (BENVENISTE, 2012, p. 97), Benveniste pose deux questions :

- celle «du début de l'écriture» : ce ne sont pas les premières traces trouvées à ce jour en Egypte et Sumérie qui assurent du début;
- et celle de la différence entre les systèmes d'écriture, autrement dit les diverses et nombreuses représentations par l'écriture du langage.

Benveniste remarque que pour approcher l'invention de l'écriture, on peut soit regarder du côté des dernières inventions mais alors il s'agit toujours d'imitation, soit on peut prêter attention à la notion de message, ce qui nous pousse à observer les narrations par icones.

Il expose que la notion importante à l'origine de l'écriture est le message :

¹⁰ Dans ce volume, l'article de J.-L. Chiss et C. Puech intitulé « Le cours de linguistique générale et la « représentation de la langue par l'écriture » (p.47-54), s'interroge sur la notion d'interprétation plutôt que sur l'écriture.

Une notion qui me paraît importante et qui n'est pas encore explorée dans ses rapports avec l'écriture est celle de message. Le messager récite un texte qu'il a mémorisé. Il ne parle pas. Ce n'est pas son discours qui sort de sa bouche. Il est la bouche et la langue d'un autre. Quelle situation singulière et comment n'organiserait-elle pas un discours tout particulier ! (BENVENISTE, 2012, p. 98)

Le messager écrit le texte du message en le transportant tel quel, inchangé «il ne parle pas», il ne s'exprime pas; il transporte la parole d'un autre.

Il offre une première définition de l'écriture à partir de ce qui apparaît comme son invention ou ses prémisses et que l'on pourrait intituler «du dessin parlant à la lettre», en reprenant le titre par lequel Marcel Cohen ouvre le deuxième chapitre de son premier livre sur l'écriture (COHEN, 1953, p. 15):

Quand l'homme primitif "représente" en le dessinant un animal ou une scène, il l'écrit. Son "écriture" alors reproduit la scène elle-même, il écrit la réalité, il n'écrit pas la langue, car pour lui la langue n'existe pas comme "signe". La langue est elle-même création. On peut donc dire que l'"écriture" commence par être "signe de la réalité" ou de l'"idée", qu'elle est parallèle à la langue, mais non son décalque. (BENVENISTE, 2012, p. 98)

Il a pu être inspiré par Leroi-Gourhan¹¹ qui termine *Le geste et la parole* par un chapitre sur le langage (LEROY-GOURHAN, 1964, p. 269): «l'art figuratif est inséparable du langage, il est né dans la constitution d'un couple intellectuel phonation-graphie». Nous sommes, ici, dans l'espace originel sans origine, dans l'essence même de ce qu'est l'écriture et nous pouvons rappeler la notion d'archi-écriture de Derrida, même si chez Derrida nous demeurons dans une plus vaste abstraction.

Mais, pour Benveniste, dans ce cas de l'homme primitif, «C'est le référent qui est décrit. Nous n'avons pas affaire à un signe linguistique. L'écriture n'est pas ici signe de la langue mais signe du référent. [...] Nous ne voyons pas de correspondance directe entre la langue et l'écriture.» (BENVENISTE, 2012, p. 99-100). La thèse de Benveniste est clairement exprimée dans le passage suivant :

Je ne fais pas de génétique des écritures ; je ne recherche pas l'origine de l'écriture. Je veux seulement voir quelles solutions l'homme a données au problème de la "représentation graphique", et je constate que, aussi bien dans l'antiquité la plus reculée que nous puissions atteindre que dans les temps modernes, l'homme commence toujours par représenter graphiquement l'objet du discours ou de la pensée, c'est-à-dire le référent. La tendance "naturelle" est de communiquer par un moyen graphique les choses dont on parle, et non le discours qui en parle. Il est donc inexact, pour qui embrasse tout l'ensemble des manifestations de l'écriture, que l'écriture soit le signe de la langue, qui est elle-même le "signe" de la "pensée". On ne peut dire de l'écriture qu'elle est signe de signe. Elle est devenue seulement une transcription de la parole. (BENVENISTE, 2012, p. 100)

Comment a pu se faire le passage de la représentation graphique du référent (message) à l'écriture? «Cette grande innovation a été réalisée, indépendamment, semble-t-il, sur plusieurs points du monde, mais avec des moyens tout différents.» dit Benveniste (BENVENISTE, 2012, p.101). Il complète à la leçon 11: chacune d'elle est un «commencement absolu». La «véritable découverte» consiste en ce que

¹¹ Nous savons qu'il l'a lu par l'examen de sa bibliothèque.

Le locuteur-scripteur découvre que le message est exprimé dans une forme linguistique et que c'est la forme linguistique que l'écriture doit reproduire. De là date une vraie révolution: l'écriture prendra pour modèle la langue. Le scripteur orientera alors son effort vers la recherche d'une graphie reproduisant la phonie et donc d'une graphie composant un nombre limité de signes. (BENVENISTE, 2012, p. 101)

La vraie révolution est donc le second temps de la pratique de l'écriture: lorsque l'écriture prend pour modèle la langue alors même qu'il n'y a pas de relation «nécessaire» entre la langue et l'écriture.

Là où Cohen, énonce, en 1953, calmement le fait:

L'écriture a été inventée plusieurs fois, en des régions différentes : partout où on est assez renseigné sur les origines, on la voit se développer à partir de la pictographie ; nulle part, on ne peut suivre un développement complet allant de la pictographie à l'idéographie, et de celle-ci au système alphabétique. Celui-ci semble n'avoir été créé qu'une fois. (COHEN, 1953, p. 109)¹²

il faut noter l'insistance de Benveniste : «véritable découverte», «vraie révolution». Il insiste, en effet, sur le fait que cette découverte, cette «grande innovation» a été réalisée de façon indépendante en plusieurs points du monde et chaque fois avec des moyens différents. Il précise: «Toutes ces inventions ne sont pas les étapes d'un développement linéaire. Chacune d'elles est un commencement absolu, indépendant des autres systèmes» (BENVENISTE, 2012, p. 107); résonnent là, dans cette insistance sur la non linéarité du développement et la non causalité directe entre l'apparition de l'une à l'autre écriture, des accents darwiniens. Par cette insistance, Benveniste, rompt là avec la tradition évolutionniste des historiens de l'écriture (FÉVRIER, 1948; DIRINGER, 1948 ; COHEN, 1953) que Béatrice Fraenckel décrit ainsi:

Les ouvrages consacrés à l'histoire de l'écriture sont tous traversés par ce paradoxe. Ils célèbrent l'alphabet tout en étant incapables d'en décrire l'invention. Chapitre après chapitre, l'évolution de l'écriture est décrite comme une succession d'étapes s'engendrant les unes les autres, de ses origines pictographiques au stade idéographique puis à la révélation alphabétique. Mais malheureusement le récit de la dernière étape se perd en conjectures.(FRAENCKEL, 2009, p. 99-118)

Le CLG indique qu'

Il n'y a que deux systèmes d'écriture :

1° le système idéographique, dans lequel le mot est représenté par un signe unique et étranger aux sons dont il se compose. [...]

2° Le système dit communément "phonétique" qui vise à reproduire la suite des sons se succédant dans le mot.

[...] les écritures idéographiques deviennent volontiers mixtes : certains idéogrammes détournés de leur valeur première, finissent par représenter des sons isolés. (SAUSSURE, 1972, p. 47)

Benveniste suit donc la partition de Saussure et distingue deux types de systèmes d'écritures :

- Systèmes où l'unité graphique est unité du signe

¹² Je renvoie, par ailleurs à l'article de Charles de Lamberterie, « À propos du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* », *op. cit.*, p. 359.

- Systèmes où l'unité graphique est inférieure à l'unité linguistique. Dans ce cas, dit-il, il s'est opéré un «procès capital» et la possibilité de découvrir la langue comme forme indépendante du message : «le parlant s'arrête sur la langue au lieu de s'arrêter sur les choses énoncées» (BENVENISTE, 2012, p. 113), autrement dit la forme linguistique va exister pour elle-même, hors du référent.

Cependant, il est beaucoup plus nuancé. Il donne les exemples de la Chine, de la Mésopotamie (le sumérien puis le cunéiforme), de l'Égypte :

– en Chine où la chance a été exceptionnelle d'avoir une langue où chaque signe était syllabique, où chaque syllabe était un signe distinct, et où le signifié de maintes syllabes pouvait comporter une représentation iconique.

– en Mésopotamie avec l'écriture sumérienne qui devient très vite cunéiforme ; puis en akkadien. Benveniste explique qu'une fois que la décomposition en clous a été opérée, un système alphabétique a été stabilisé.

– en Égypte, il expose comment d'un système de rébus au départ, on est parvenu ensuite à l'alphabet. Le principe est simple et déjà très évolué vers l'alphabet : le dessin d'un chat et le dessin d'un pot donne "chapeau". La preuve est donnée par l'image même qu'il y a une décomposition du signe permettant d'utiliser des signes graphiques connus. Il y a donc recherche d'une économie quant aux signes graphiques puisqu'on peut se détacher complètement du sens /chat/ et ne garder que la phonie de son nom.

Comment alors comprendre la création des écritures ? Les inventeurs, nous dit Benveniste, «projetent dans leur écriture le type de représentation qu'ils se font de leur langue» (BENVENISTE, 2012, p. 110) ; il existe une «liaison étroite entre le type d'écriture et le type de langue, entre la manière de dissocier les éléments de la parole et la manière d'écrire ces éléments» (BENVENISTE, 2012, p. 117). Ainsi en chinois :

On voit alors que les inventeurs projettent dans leur écriture le type de représentation qu'ils se font de leur langue. En chinois, on construit des "caractères" pour chaque signifiant: il y a équivalence formelle entre un signifiant et un caractère. Que le chinois soit monosyllabique est une considération tout extérieure. Ce qui compte est que, pour ceux qui ont imaginé l'écriture, celle-ci réalise le modèle idéal: chaque signifiant et seul un signifiant est exprimé par un signe et un seul; inversement chaque signe et un seul signe répond à un signifiant et un seul. (BENVENISTE, 2012, p. 110)

À l'opposé de ce système unique, de cet exemple du chinois où l'unité graphique est identique à l'unité du signe, où chaque signe graphique coïncide avec un signe de la langue et où, par conséquent, il n'y a alors ni manque, ni excès, l'unité graphique étant le mot, à l'opposé donc des systèmes de ce type se trouvent tous les systèmes où l'unité graphique est inférieure à l'unité linguistique, c'est à dire au signe. Dans ces systèmes l'unité graphique est une partie du signe (par exemple la syllabe). Dans cette catégorie entrent généralement les systèmes pratiqués aujourd'hui mais ce «grand progrès final» (BENVENISTE, 2012, p. 109) est pour la première fois réalisé avec l'alphabet grec.

Comment de la syllabe est-on passé à l'unité du son ou du phonème? La circonstance décisive a été : 1) l'invention phénicienne ; 2) l'adaptation des lettres phéniciennes au grec. [...] Les Grecs ont accompli un nouveau pas en écrivant systématiquement comme distinctes voyelles et consonnes à partir de leur langue où les variations grammaticales détruisaient souvent les relations étymologiques (de type - présent, /lambano/, "je prends" et parfait, /eilepha/, "j'ai fini de prendre").

La coupe syllabique de la parole est, me semble-t-il, la coupe naturelle, car on ne peut isoler d'un support vocalique un son quel qu'il soit. L'unité de décomposition de la parole sera donc ou une voyelle ou un segment incluant une

voyelle (CV ou VC). L'articulation naturelle de la parole est reproduite comme articulation naturelle de l'écriture. (BENVENISTE, 2012, p. 110)

Dans les langues sémitiques (l'arabe, l'hébreu) les consonnes priment sur les voyelles et les racines consonnantiques (en général tri-consonnantiques) portent seules le sémantisme de la langue. La vocalisation graphique, au départ, n'existe pas. Dans l'alphabet grec, au contraire, il y a un statut identique pour les consonnes et les voyelles et la voyelle est essentielle pour déterminer le sens de l'unité.

Nous voyons alors que la thèse de Benveniste s'étoffe et se précise : c'est l'invention de l'écriture qui pousse les sociétés à prendre conscience de l'existence d'un système linguistique, ce que nous appelons *le* linguistique ; en cherchant à fixer les messages et la parole, les humains inventent la langue.

Le problème est double : celui de la conversion du discours en forme linguistique (il faut ramener l'énoncé à ses parties constituantes et reconnaître qu'il y a un nombre de signes limité) et celui de l'écriture comme système formel. Le procédé de formalisation permet de détacher la langue de son utilisation. (BENVENISTE, 2012, p. 111)

3.3 Autosémiotisation de la langue par l'écriture

L'écriture est examinée en fonction de ce système qui inclut l'expérience de la parole. Il remonte à la source (pas à l'«origine») pour comprendre que l'écriture est un système qui permet à la langue de s'autosémiotiser, de se constituer en se formalisant, en s'auto-formalisant. L'écriture n'est plus une application secondaire mais une création constituante de forme, d'ordre et de méta-communication.

A l'affirmation de Saussure :

[...] l'écriture voile la langue : elle n'est pas un vêtement, mais un travestissement. On le voit bien par l'orthographe du mot français oiseau, où pas un des sons du mot parlé (wazo) n'est représenté par son signe propre ; il ne reste rien de l'image de la langue.

Quand on dit qu'il faut prononcer *wa*, il faudrait qu'il existât pour lui-même. En réalité, c'est *wa* qui s'écrit *oi*. Pour expliquer cette bizarrerie, on ajoute que dans ce cas il s'agit d'une prononciation exceptionnelle de *o* et de *i* ; encore une expression fautive, puisqu'elle implique une dépendance de la langue à l'égard de la forme écrite. On dirait qu'on se permet quelque chose contre l'écriture, comme si le signe graphique était la norme.

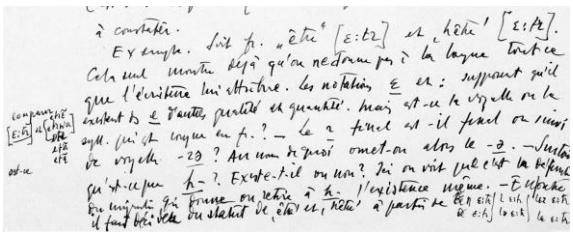
Ces fictions se manifestent jusque dans les règles grammaticales [...] (SAUSSURE, 1972, p. 51-52)

Benveniste oppose que considérer l'écriture nécessite une distinction indispensable: la distinguer de l'aspect sonore de la langue ; l'écriture établit «une relation réversible biunivoque entre deux termes et deux seulement: graphe et phonè»:

Comment justifier des relations entre graphèmes et sons ? Aucun des quatre sons de la phonie [wazo] ne trouve correspondance dans les six signes graphiques /o-i-s-e-a-u/.

On dira que la graphème OISEAU représente la phonè [o.i.s.e.a.u], jamais [wazo]. Un système sémiotique ne peut fonctionner que sur le principe un signifiant/un signifié, donc une graphème/une phonè. À mesure que l'écriture s'alphabetise, qu'elle devient "phonétique", elle s'assujettit de plus en plus à la phonè et par là à la langue. Mais ce sont là des conditions historiques et empiriques, nullement organiques ni nécessaires. (BENVENISTE, 2012, p. 92)

Dans ses notes de cours au Collège de France de 1963-1964, dans son deuxième cours il notait déjà ceci¹³:

	<p>Exemple. Soit fr. « être » [e :tr] et « hêtre » [ɛ :tr]. Cela seul montre déjà qu'on ne donne pas à la langue tout ce que l'écriture lui attribue. Les notations e et : supposent qu'il existent des e d'autres qualité et quantité. Mais est-ce la voyelle ou la syll. qui est longue en fr. – Le r final est-il final ou suivi de voyelle -rə ? Au nom de quoi omet-on alors le -ə. – Surtout qu'est-ce que h- ? Existe-t-il ou non ? Ici on voit que c'est la définition du linguiste qui donne ou retire à h- l'existence même. – En outre il faut décider du statut de 'être' et 'hêtre' à partir de</p> <table data-bbox="837 689 1173 750"> <tr> <td>e :tr</td> <td>l e :tr</td> <td>lez e :tr</td> </tr> <tr> <td>e :tr</td> <td>l ə e :tr</td> <td>le e :tr</td> </tr> </table>	e :tr	l e :tr	lez e :tr	e :tr	l ə e :tr	le e :tr
e :tr	l e :tr	lez e :tr					
e :tr	l ə e :tr	le e :tr					

L'écriture n'est pas un système secondaire de la parole. C'est un système parallèle qui *ajoute* à la langue sonore, donne quelque chose de plus : «on ne donne pas à la langue tout ce que l'écriture lui attribue» «Il faut poser la même relation originnaire entre langue et écriture [graphè/phonè] que entre langue et signification [signifiant /signifié]».

Opérer cette rupture épistémologique dans la conception de l'écriture nécessite quatre abstractions mentales très liées entre elles. En exposant les quatre étapes d'abstraction nécessaires pour prendre conscience *de* l'écriture et *par* l'écriture de la langue, Benveniste, illustre son propos par l'expérience d'un enfant, en train d'acquérir l'écriture, mais, ce faisant, il décrit l'expérience que nous faisons nous-même en suivant sa démarche. Mais aussi: il expose, ce faisant, sa propre démarche de recherche.

1) «Une première grande abstraction réside ainsi dans le fait que la langue devient une réalité distincte.» (BENVENISTE, 2012, p. 93). Il faut s'abstraire du parler communicatif «naturel», immédiat dans lequel nous baignons pour mettre à distance la langue comme système;

2) deuxième abstraction liée à la première: s'abstraire de la richesse contextuelle qu'est l'exercice de la parole;

3) parler en dehors du besoin de parler, en dehors des situations vivantes où l'on parle pour obtenir un objet par exemple;

4) prendre conscience de la pensée (ou de la langue), en fait, des mots, représentées en images matérielles (la graphie): découverte que quand on parle on se sert de mots qu'il y a segmentation, on quitte une totalité communicationnelle pour se rendre compte d'unités agencées.

Benveniste, décrivait, dès ses cours de 1963-1964, le rapport entre l'oral et l'écrit. Il y analysait les opérations en jeu dans les deux instances, opérations où les points de vue du locuteur et de l'auditeur sont spécifiquement distingués. Plusieurs notes portent ces analyses¹⁴:

¹³ Cours du 9/02/1963, BnF, PAP OR, boîte 43, env. 105, f° 75

¹⁴ BnF, PAP OR, boîte 43, Env. 105, f° 52 et f° 53

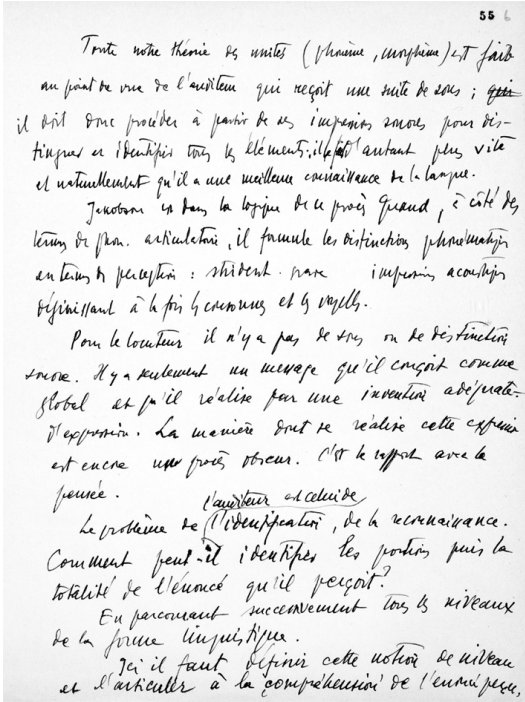
<p>Le locuteur va des constituants grammaticaux aux composants phonématiques</p> <p>Les unités significatives ont préséance sur les sons. C'est le procédé d'émission <la situation d'émetteur> du message</p> <p>L'auditeur va de l'arrangement phonématique à l'aspect morphématique, des signaux sonores aux unités grammaticales.</p> <p>C'est la situation du récepteur du message.</p> <p>Le récepteur a besoin de distinguer. C'est à son profit que l'émission a lieu.</p> <p>La tâche du récepteur est de reconnaître, d'identifier les éléments du message qu'il perçoit.</p> <p>Mais il s'identifie par rapport au modèle que le locuteur 'a dans l'esprit' et qui est la langue 'réelle', peut-être tout simplement parce que le locuteur ne s'entend jamais.</p>	<p>Le <u>locuteur</u> va des constituants grammaticaux aux composants phonématiques</p> <p>Les unités significatives ont préséance sur les sons. C'est le procédé d'émission <la situation d'émetteur> du message</p> <p>L'<u>auditeur</u> va de l'arrangement phonématique à l'aspect morphématique, des signaux sonores aux unités grammaticales.</p> <p>C'est la situation du récepteur du message.</p> <p>Le récepteur a besoin de <u>distinguer</u>. C'est à son profit de vue qu'est justifiée la notion de phonème.</p> <p>La tâche du récepteur est de <u>reconnaître</u>, d'<u>identifier</u> les éléments du message qu'il perçoit.</p> <p>Mais il s'identifie par rapport au modèle que le locuteur 'a dans l'esprit' et qui est la langue 'réelle', peut-être tout simplement parce qu'un locuteur ne s'entend jamais.</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<p>En l'absence de sens, le locuteur part du 'sens' qu'il veut communiquer et va vers le son auquel il ne prête aucune attention. Le son, dans une langue se réalise en sons hors de la volonté du locuteur. Il peut être perçu et compris - il n'est pas nécessaire qu'il le soit.</p> <p>C'est pourquoi toute écriture n'est pas la copie de sons, mais le mouvement du scripteur, qui veut dire quelque chose, part toujours du sens à transmettre. L'écriture note les distinctions que la langue ne respecte plus. Et c'est pour cela que les systèmes d'écriture tendent à être conservateurs : parce que 'ce qu'on veut dire' change moins vite que la manière dont on le réalise phonétiquement, et que 'ce qu'on veut dire' se fixe en correspondance <semble reproduit exactement> par la forme écrite traditionnelle. L'image de l'écrit semble correspondre exactement à ce qu'on veut dire, et il paraît alors naturel de dire 'haut', et c'est toujours une surprise pour le locuteur d'apprendre que quand il croit dire /haut/ il dit en réalité [o] et que quand <alors qu>'il distingue /haut/ et /eau/, il dit pareillement [o]. On parle par sens, non par sons.</p> <p>Mais on perçoit d'abord les sons puis le sens.</p>	<p>En d'autres termes, le locuteur part du 'sens' qu'il veut communiquer et va vers le son auquel il ne prête aucune attention. Le sens dans une langue se réalise en sons hors de la volonté du locuteur. Il peut bafouiller, bredouiller, il n'en a pas moins dit ce qu'il voulait dire.</p> <p>C'est pourquoi toute <texte> écrite si nous la considérons dans le mouvement du scripteur qui veut «dire quelque chose» part toujours du <u>sens</u> à transmettre, <idéographes, etc>. L'écriture note des distinctions que la langue ne respecte plus. Et c'est pour cela que <u>les systèmes d'écriture tendent à être conservateurs</u> : parce que 'ce qu'on veut dire' change moins vite que la manière dont on le réalise phonétiquement, et que 'ce qu'on veut dire' se fixe en correspondance <semble reproduit exactement> par la forme écrite traditionnelle. L'image de l'écrit semble correspondre exactement à ce qu'on veut dire, et il paraît alors naturel de dire 'haut' et c'est toujours une surprise pour le locuteur d'apprendre que quand il croit dire /haut/ il dit en réalité [o] et que quand <alors qu>'il distingue /haut/ et /eau/, il dit pareillement [o]. On parle par sens, non par sons.</p> <p>Mais on perçoit d'abord les sons puis le sens.</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Si l'on constate avec ces notes la façon dont la réflexion sur l'écriture est lointaine chez Benveniste, il faut aussi noter, sur ce feuillet, la correction : ~~toute écriture~~ en «tout texte écrit» où l'on voit la précision de Benveniste et où l'on voit aussi qu'il n'est pas encore dans la problématique de l'écriture telle qu'elle se présente dans les *Dernières leçons*.

Le feuillet suivant¹⁵ se présente comme une rédaction des notes précédentes :

¹⁵ BnF, PAP OR, boîte 43, Env. 105, f°55

 <p>55</p> <p>Toute notre théorie des unités (phonème, morphème) est faite au point de vue de l'auditeur qui reçoit une suite de sons ; mais il faut donc procéder à partir de ces impressions sonores pour distinguer et identifier tous les éléments ; il le fait d'autant plus vite et naturellement qu'il a une meilleure connaissance de la langue.</p> <p>Jakobson en fait la logique de ce procès quand, à côté de la notion de phon. articulatoire, il formule les distinctions phonématiques en termes de perception : strident, grave impressions acoustiques définissant à la fois les consonnes et les voyelles.</p> <p>Pour le locuteur il n'y a pas de sons ou de distinctions sonores. Il y a seulement un message qu'il conçoit comme global et qu'il réalise par une invention adéquate d'expression. La manière dont se réalise cette expression est encore un procès obscur. C'est le rapport avec la pensée.</p> <p><i>L'auditeur est celui de la reconnaissance.</i> Le problème de l'identification, de la reconnaissance. Comment peut-il identifier les portions puis la totalité de l'énoncé qu'il perçoit ? En parcourant successivement tous les niveaux de la forme linguistique. Ici il faut définir cette notion de niveau et l'articuler à la compréhension de l'énoncé perçu.</p>	<p>Toute notre théorie des unités (phonème, morphème) est faite au point de vue de l'auditeur qui reçoit une suite de sons ; qui doit donc procéder à partir de ses impressions sonores pour distinguer et identifier tous les éléments : il le fait d'autant plus vite et naturellement qu'il a une meilleure connaissance de la langue.</p> <p>Jakobson est dans la logique de ce procès quand, à côté des termes de pho. articulatoire, il formule des distinctions phonématiques en termes de perception : strident, grave impressions acoustiques définissant à la fois les consonnes et les voyelles.</p> <p>Pour le locuteur il n'y a pas de sons ou de distinction sonore. Il y a seulement un message qu'il conçoit comme global et qu'il réalise par une invention adéquate d'expression. La manière dont se réalise cette expression est encore un procès obscur. C'est le rapport avec la pensée.</p> <p>Le problème de <l'auditeur est celui de l'identification>, de la reconnaissance. Comment peut-il identifier les portions puis la totalité de l'énoncé qu'il perçoit ?</p> <p>En parcourant successivement tous les niveaux de la forme linguistique.</p> <p>Ici il faut définir cette notion de niveau et l'articuler à la compréhension de l'énoncé perçu.</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

On trouve donc, ici, ce terme de «reconnaissance» qui permettra à Benveniste de spécifier la «double signifiante» (BENVENISTE, 1974, p. 63), soit le rapport sémiotique/sémantique. «Le sémiotique (le signe) doit être reconnu; le sémantique (le discours) doit être compris» (BENVENISTE, 1974, p. 64-65).

Avec l'écriture le locuteur doit se dégager de la représentation qu'il a instinctivement du parler comme activité [...] il doit prendre conscience de la langue comme réalité distincte de l'usage qu'il en fait : c'est déjà une opération très pénible. (BENVENISTE, 2012, p. 93)

Contrairement à l'affirmation du CLG : «l'écriture voile la vue de la langue» (SAUSSURE, 1972, p. 51), affirmation totalement contredite par deux fois :

[...] cette forme écrite, par laquelle nous devons passer pour arriver à la langue (SAUSSURE, 1972, p. 58)

Quand on supprime l'écriture par la pensée, celui qu'on prive de cette image sensible risque de ne plus apercevoir qu'une masse informe dont il ne sait que faire. C'est comme si l'on retirait à l'apprenti nageur sa ceinture de liège. (SAUSSURE, 1972, p. 55)

Benveniste affirme que l'écriture fait prendre conscience de l'existence de la langue, elle la matérialise avec l'image de la langue: «La langue est soudain convertie en une image de la langue» (BENVENISTE, 2012, p. 93), «convertie en une image» et non pas « simple image trompeuse détachée».

Saussure oppose la phonologie à la langue et la pose comme éventuelle intermédiaire pour sauver la linguistique (étude de la langue) de l'écriture :

La phonétique est une science historique ; elle analyse des événements, des transformations et se meut dans le temps. La phonologie est en dehors du temps, puisque le mécanisme de l'articulation reste toujours semblable à lui-même.

[...] La première est une des parties essentielles de la science de la langue ; la phonologie, elle, - il faut le répéter, -- n'en est qu'une discipline auxiliaire et ne relève que de la parole. Sans doute on ne voit pas bien à quoi serviraient les mouvements phonatoires si la langue n'existait pas ; mais ils ne la constituent pas, et quand on a expliqué tous les mouvements de l'appareil vocal nécessaires pour produire chaque impression acoustique, on a éclairé en rien le problème de la langue. Celle-ci est un système basé sur l'opposition visuelle entre des fils de couleurs diverses ; or, ce qui importe pour l'analyse, c'est le jeu de ces oppositions, non les procédés par lesquels les couleurs ont été obtenues.

Pour l'esquisse d'un système de phonologie nous renvoyons à l'Appendice, p. 63 ; ici nous rechercherons seulement quel secours la linguistique peut attendre de cette science pour échapper aux illusions de l'écriture.

[...] L'écriture phonologique] obscurirait ce qu'elle veut éclaircir, embrouillerait le lecteur.

[...] Le véritable service que nous rend la phonologie est de nous permettre de prendre certaines précautions vis-à-vis de cette forme écrite, par laquelle nous devons passer pour arriver à la langue (SAUSSURE, 1972, p. 55-58)

Benveniste rassemble la phonologie et langue dans le système de la langue.

L'écriture représente à un degré supérieur l'aspect symbolique du langage, elle en fait prendre conscience. L'écriture fait apparaître ce processus symbolique encore plus clairement puisque l'écriture est hors contexte dialogal, et qu'elle pourrait tout aussi bien être un système iconique détaché du système de signe linguistique:

Saussure défend l'idée banale de l'écriture comme système subordonné à la langue. Or rien n'empêche d'imaginer un "signe iconique" (ou "symbolique", comme on voudra, le choix des termes est tout à fait indépendant de la terminologie de Peirce) qui associerait la pensée à une matérialisation graphique, parallèlement au "signe linguistique" associant la pensée à sa verbalisation idiomatique. La représentation iconique se développerait parallèlement à la représentation linguistique et non en subordination à la forme linguistique.

Cette iconisation de la pensée supposerait probablement une relation d'une autre espèce entre la pensée et l'icône qu'entre la pensée et la parole, une relation moins littérale, plus globale. (BENVENISTE, 2012, p. 95)

La vraie avancée de Benveniste sur cette question de l'écriture est exprimée au début de la leçon 12:

On dirait que l'écriture a été et qu'elle est en principe un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance et que progressivement l'écriture s'est littéralisée en se conformant à une image de plus en plus formelle à la langue. (BENVENISTE, 2012, p. 114)

Il faut insister sur cette vision ; elle permet de penser la façon dont l'écriture telle que nous la connaissons a pu s'instituer. Y est affirmée une évolution de ces éléments complexes – en eux-mêmes et par les relations qui s'instaurent entre eux – que sont le langage, la parole, l'écriture, la langue. Les termes employés par Benveniste sont importants : moyen parallèle, l'écriture n'a pas toujours été le *reflet* de la parole. Elle s'est «littéralisée», le mot est parfaitement choisi, il faut le prendre en tous les sens qu'il ouvre : passage de l'icône à la lettre, et passage de l'utilisation linguistique à la représentation *du* linguistique, autrement dit de la langue. Benveniste en déduira que

- la langue est le seul système signifiant qui puisse se décrire lui-même: propriété méta-linguistique
- pour cette objectivation un instrument méta linguistique est nécessaire : c'est l'écriture qui «devient» cet instrument

En reprenant l'exemple du message des Scythes à Darius sous forme de rébus qui aboutit à plusieurs interprétations discordantes, il conclut: «rien ne montre mieux l'impossibilité d'atteindre le sémantique en langue sans passer par le sémiotique plus la grammair» (BENVENISTE, 2012, p. 114) ce qui pourrait être une justification de l'écriture si le mot justification avait ici un sens, mais qui est, en tout cas, une affirmation de ce qui apparaît comme une nécessité de la *littérialisation* de l'écriture. Mais ce qui affirme aussi, le lien entre langue et écriture ainsi que la nécessaire «double signifiante» de la langue dans l'écriture.

Il quitte la question de l'histoire de l'invention de l'écriture pour entrer dans le vif de son sujet: «la langue et l'écriture». Il avance deux propositions essentielles : 1) la langue sémiotise tout, 2) la langue se sémiotise elle-même par l'écriture.

L'écriture rend visible ces mouvements ; elle passe de sa «fonction instrumentale» (instrument de sémiotisation) à une «fonction représentative» : «d'instrument à iconiser le réel, c'est-à-dire le référent, à partir d'un discours – il faut entendre, ici, par discours, parole ou oral – elle devient peu à peu le moyen de représenter le discours lui-même, puis les éléments du discours, puis les éléments de ces éléments (sons/lettres).» (BENVENISTE, 2012, p. 115). Rappelons-nous la remarque de Saussure : « ...cette forme écrite, par laquelle nous devons passer pour arriver à la langue » remarque obligée qui est contradictoire avec «l'écriture voile la langue» mais qui est plus juste.

L'écriture et tout particulièrement l'écriture alphabétique est l'instrument de l'auto-sémiotisation de la langue » (BENVENISTE, 2012, p. 113), affirme Benveniste. Qu'est-ce que cela veut dire? Autrement dit, comment la langue, système de signes parmi d'autres, parvient-elle à s'explicitier en tant que système de signes par elle-même ? Benveniste avait déjà insisté sur le fait que, avec l'écriture, le locuteur «doit prendre conscience de la langue comme réalité distincte de l'usage qu'il en fait» (BENVENISTE, 2012, p. 93).

Cela veut dire que le parlant s'arrête sur la langue au lieu de s'arrêter sur les choses énoncées; il prend en considération la langue et la découvre signifiante; il remarque des récurrences, des identités, des différences partielles et ces observations se fixent dans des représentations graphiques qui objectivent la langue et qui suscitent en tant qu'images la matérialité même de la langue.

L'écriture et tout particulièrement l'écriture alphabétique est l'instrument de l'auto-sémiotisation de la langue. Comment ? En vertu des propositions suivantes : 1) La langue est le seul système signifiant qui puisse se décrire lui-même dans ses propres termes. La propriété métalinguistique est bien propre à la langue du fait qu'elle est l'interprétant des autres systèmes¹⁶. 2) Mais pour que la langue se sémiotise, elle doit procéder à une objectivation de sa propre substance. L'écriture devient progressivement l'instrument de cette objectivation formelle. (BENVENISTE, 2012, p. 113)

La synthèse que propose Benveniste nous l'avons déjà vue en partie:

Si nous raisonnons par induction pour essayer de retrouver le modèle premier du rapport entre langue et écriture, nous voyons que l'évolution générale des systèmes graphiques connus va vers la subordination de l'écriture à la langue. On dirait que l'écriture a été et qu'elle est en principe un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance et que progressivement l'écriture

¹⁶ Pour ce caractère interprétant de la langue, je renvoie à l'article « La sémiologie de la langue », *Problèmes de linguistique générale* vol. 2 (Gallimard Tel, p. 43-66).

s'est littéralisée en se conformant à une image de plus en plus formelle de la langue.

La parole se réalise formellement en mots discrets, on assemble l'une après l'autre les parties d'un tout, alors que l'"écriture" est d'abord conçue comme globalité, elle énonce synthétiquement tout un train d'idées, elle raconte une histoire entière. (BENVENISTE, 2012, p. 114)

Benveniste avance, dans la leçon 13, que la relation entre la graphie et la phonie existe avant l'émergence de l'analyse linguistique. Il donne les témoignages de Platon mais ne se réfère pas, comme on le fait traditionnellement pour les questions de langage, au *Cratyle*, il se réfère au *Philèbe* où, dit-il, il faut tenir compte des observations de Platon dans son propos initial sur le plaisir. Le plaisir est un mais les sensations qui le permettent sont infinies. La question est donc celle du rapport entre l'un et la diversité, de l'unité à retrouver au sein de la diversité, «il faut ramener à du nombrable la diversité des éléments» (BENVENISTE, 2012, p. 119) et le rapport entre le un et la diversité passe par une numération, c'est à dire une limite: «l'analyse dissocie et identifie des unités de plusieurs échelons. On doit toujours arriver à des nombres (à une limite). Ce nombre s'oppose à l'absence de limite (*apeira*) qui est l'état de "nature"»(BENVENISTE, 2012, p. 120).

Ce développement permet à Benveniste de conclure: «Cette notion de limite est capitale : elle constitue l'analyse de la langue au point de vue formel et elle conditionne la démarche des premières inventions d'écriture proprement dite.» (BENVENISTE, 2012, p. 120)

4 «La langue et l'écriture signifient exactement de la même façon» - Désignation et signification

«Comment une langue dénomme l'acte qui lui donne expression écrite», C'est la question que Benveniste pose au début de sa leçon 14. Il poursuit en expliquant qu'il faut analyser ce «procès linguistique» de dénomination qui fait que si nous «savons déjà» ce que désignent les termes employés – ici, pour désigner l'acte d'écrire, mais valable pour tout autre terme – il est très important de savoir ce qu'ils signifient. Les termes *désignent* un référent mais que *signifient*-ils hors de cette désignation. L'important est donc pour Benveniste de «distinguer entre la désignation et la signification». La distinction entre *désignation* et *signification* en même temps que l'explicitation de leur indissociabilité s'impose. D'aucuns la renvoient à un «binarisme» de Benveniste que je préfère, pour ma part, appeler sa propension à chercher à comprendre les phénomènes par «couples conceptuels»: désignation/signification, le sémiotique/le sémantique, langue/discours... Il s'agit toujours d'un effort de clarification et de rigueur qui permet à Benveniste, d'abord de «transcender la grammaire comparée», puis de dépasser toute analyse polarisée sur un seul objet pour restituer des schémas fonctionnels de portée générale. Cette distinction entre désignation et signification fonde seule une articulation intelligible entre philologie et réflexion théorique. Benveniste s'est déjà livré à cette entreprise dans le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* qu'il vient de publier (BENVENISTE, 1969) où il dénomme ces deux opérations liées intrinsèquement bien que distinguées¹⁷. Dans les deux dernières leçons sur l'écriture, l'analyse s'attache à la façon dont se désignent les actes de lire et d'écrire :

Chez Homère, /grapho/ ne signifie que "gratter", "érafler", "entailler la chair", par exemple (Il., XVII, 599). Postérieurement, "entailler la pierre pour inscrire une trace". [...]

En latin, de même : /scribo/ signifie "érafler", "gratter".

En allemand récent, /schreiben/, mais en gotique, /meljan/ (voir l'allemand, /mahlen/, "peindre") : "noircir", "salir" ; grec, /melas/, "salir de couleur"). Il s'agit donc de traces peintes. Ce n'est plus de la gravure, mais de la peinture.

¹⁷ Voir Giuseppe D'Ottavi, « Désigner et signifier le « savoir » : pour une nouvelle entrée du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* d'Emile Benveniste », 4^e CMLF, vol. 8, 2014, p. 393-407, <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20140801321>

En norrois, /rita/, en vieil anglais, /writan/ : sens : "tailler".

En slave, emprunt à l'iranien /pisati/, au sens d' "écrire".

En vieux perse, /dipi-/ est le terme dénommant l'"inscription". Et celui pour "écrire" est tout à fait indépendant. Il est composé d'un préverbe /ni-/ et d'un radical /pis-/. /Ni-/ indique un procès réalisé par "descente" : "inscrire" et /pis-/, le procès "peindre", piquer" (voir la technique du tatouage). Le radical a été emprunté par le vieux slave et le verbe est apparenté étymologiquement au latin /pingo/, "dessiner", "peindre".

De même, les éléments de l'écriture, les lettres, sont à interroger :

En grec, /gramma/ est dérivé de /grapho/, mais /litera/ est d'origine encore inconnue. (BENVENISTE, 2012, p. 124)

Plus qu'informatrice cette «analyse de terminologie» (BENVENISTE, 2012, p. 121) met en jeu le couple *désigner* et *signifier*. Une distinction qui va beaucoup plus loin que le domaine d'étude de l'écriture et pour laquelle il faudra se demander dans quel rapport elle est avec le couple conceptuel qu'il découvre (dans tous les sens du terme) dans «Sémiologie de la langue», à savoir le couple « sémiotique/sémantique » qui fonde sa théorie de l'énonciation. Benveniste fait là le lien entre son activité comparatiste et son activité de linguiste généraliste. La plupart du temps, les deux aspects du linguiste sont évoqués séparément ; nous nous trouvons, avec ce travail sur l'écriture, à la croisée, très exactement au point d'enrichissement de l'une par l'autre des deux activités¹⁸.

Par ailleurs, Benveniste fait une remarque étonnante et innovante. Si l'expérience et la pédagogie imposent un ordre: d'abord lire, ensuite écrire, l'invention, dit-il, ne s'est pas faite dans ce sens : «C'est l'écrire qui a été l'acte fondateur». Et d'ajouter : «on peut dire que cet acte a transformé toute la figure des civilisations, qu'il a été l'instrument de la révolution la plus profonde que l'humanité ait connue depuis le feu.» (BENVENISTE, 2012, p. 121)

Cette analyse des procès parallèles de la désignation et de la signification permet à Benveniste de montrer comment cette «révolution profonde» n'a pas touché de la même façon toutes les civilisations. Il dessine une ligne de partage entre le nord et le sud et entre l'est et l'ouest, entre les civilisations de l'écrit et du scribe (Mésopotamie, Egypte) et le monde indo-européen, sans écriture et même avec mépris de l'écriture¹⁹. Il montre ainsi la filiation qui s'est opérée du monde sumérien au sanskrit via la Perse pour nommer l'acte d'écrire. Platon dévalorise l'écriture au profit de la parole (car l'écriture ressemble au dessin) et la Grèce ne compte aucune divinité de l'écriture.

La conclusion de cette leçon est que l'« on n'a pas vu tout de suite l'association étroite consubstantielle, pour nous caractéristique, de l'écriture avec la langue ». La thèse sera énoncée dès le début de la leçon suivante: «la langue et l'écriture signifient exactement de la même façon» (BENVENISTE, 2012, p. 127).

Le fait de rester dans l'univers de la langue, permet à Benveniste de faire apparaître une relation d'homologie entre les relations parler/entendre et écrire/lire ; «parler est à entendre ce que écrire est à lire» (BENVENISTE, 2012, p. 127). Il reprend l'analyse philologique des différentes significations des termes qui désignent l'acte de lire en akkadien, chinois, latin, gotique, allemand, anglais. Marquant son opposition à Saussure, il précise, faisant une sorte de synthèse théorique, que son travail va à l'encontre de «La langue est indépendante de l'écriture» (BENVENISTE, 2012, p. 131) qui fait référence au chapitre VI de l'introduction du *Cours de linguistique générale* dont voici la citation exacte:

Langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts ; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier [comme la photographie représente un visage] » [...]

¹⁸ Voir aussi à ce sujet, Giuseppe D'Ottavi « *Désigner et signifier le « savoir » : pour une nouvelle entrée du Vocabulaire des institutions indo-européennes* d'Emile Benveniste », *op. cit.*

¹⁹ On peut se reporter, à ce sujet, au chapitre « Noirceur de l'écriture » du livre de Charles Malamoud *Le jumeau solaire* (Paris, Seuil, 2002)

La langue a donc une tradition orale indépendante de l'écriture, et bien autrement fixe ; mais le prestige et la forme écrite nous empêche de le voir »

[...] l'image graphique des mots nous frappe comme un objet permanent et solide, plus propre que le son à constituer l'unité de la langue à travers le temps. Ce lien a beau être superficiel et créer une unité purement factice : il est beaucoup plus facile à saisir que le lien naturel, le seul véritable, celui du son (SAUSSURE, 1972, p. 45-46).

Benveniste, lui, affirme: «l'écriture est une forme secondaire de la parole. C'est la parole transférée de l'ouïe à la vue: la parole, seulement auditive, devient l'écriture, seulement visuelle. » Comment entendre «secondaire»? Ce terme peut prêter à confusion. On pourrait penser que «secondaire» veut dire «qui représente» et on se retrouverait dans la même position que Saussure. Mais Benveniste éclaire son propos lorsqu'il dit «Tout s'explique par ce principe que l'écriture est encore de la parole, sous une forme secondaire» (BENVENISTE, 2012, p. 131). Il précise encore: «L'écriture se manifeste comme une forme secondaire de la parole en ce qu'elle comporte les deux propriétés, sémiotique et sémantique, caractéristiques du discours, et du discours seul, ou de l'expression linguistique seule, en face des autres systèmes sémiologiques.» (BENVENISTE, 2012, p. 131). Plus loin encore: «elle n'est pas autre chose qu'une forme de la parole» (BENVENISTE, 2012, p. 131) et sans doute, ici, faut-il entendre que «parole» renvoie à «discours».

Benveniste expose que la parole et l'écriture sont deux systèmes distincts mais dépendant tous les deux de la langue – système de signes – et que c'est l'écriture qui permet la compréhension de ce qu'est la langue. L'écriture a pu être seconde dans son apparition par rapport à la parole, il n'empêche que c'est son invention et sa pratique qui ont permis d'inventer la langue et la linguistique ; «l'écriture distingue les signes de la langue que le parler confond en montrant quels sont leurs discriminateurs» (BENVENISTE, 2012, p. 134), ainsi, dans le système du français, c'est bien l'écriture qui discrimine *vin*, *vingt*, *vint*, *vain*, *vainc*...

Il conclut en élargissant la question des rapports de la langue et de l'écriture à la question du discours. Il y a une partition entre *langue* et *discours*; il l'a développée tout au long des articles publiés dans les deux volumes des *Problèmes de linguistique générale* et il y a une partition qui se situe au niveau du discours qui est celle entre parole et écriture. Ainsi il y a le niveau de la langue et il y a le niveau du discours – avec ses deux dimensions intrinsèques *le sémiotique* (les «signes» de la langue qui sont «reconnus» par tous les parlants d'une langue) et *le sémantique* (le signe incarné dans le discours par une personne) et ce niveau du discours avec sa double dimension a deux possibilités d'expression : la voix et l'écriture. Cependant – et la remarque que fait Benveniste est tout à fait innovante et très importante –, en rendant visible le fonctionnement du discours, l'écriture rend visible le caractère sémiotique de la langue.

Benveniste revient à la proposition de Saussure : langue et écriture sont deux systèmes de signes pour la critiquer sévèrement:

1) Dans la notion de 'signe linguistique' réside nécessairement celle de 'système linguistique'. Peut-on parler d'un signe d'écriture au sens où l'on parle de 'signe linguistique' (signifiant/signifié) ?

Comment analyser un graphe ? On peut saisir un "signifiant", par exemple, des traces (un trait vertical suivi d'un cercle et leur combinaison). Mais le "signifié" ? Le graphe renvoie à un phone. Soit un rapport graphe + phone. C'est tout. Nous n'avons pas affaire à un système de signifiants, mais, simplement, à une correspondance grapho-phonique. [...]

2) Dans quel sens doit-on prendre "représentation" ? L'écriture "représente" une forme secondaire de la parole, qui est première. C'est de la parole transférée. Elle permet à la langue de se sémiotiser elle-même.

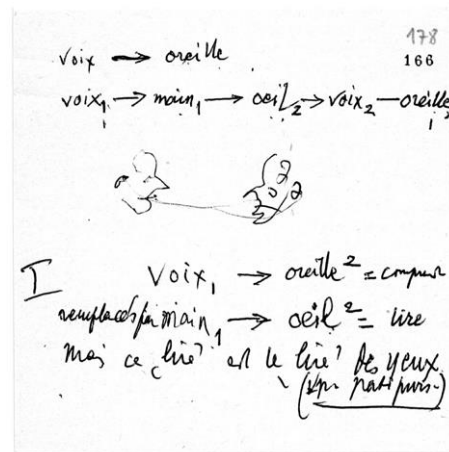
On n'aurait pas pu réfléchir sur l'analyse du langage parlé si l'on n'avait pas disposé de ce "langage visible" qu'est l'écriture. Seule cette réalisation d'une forme secondaire du discours a permis de prendre conscience du discours dans

ses éléments formels et d'en analyser tous les aspects. L'écriture est donc un relais de la parole, c'est de *la parole même fixée dans un système secondaire de signes*. Mais tout secondaire qu'il est, ce système reste celui de la parole même, toujours apte à redevenir parole.

L'écriture est de la parole convertie par la main en signes parlants. La main et la parole se tiennent dans l'invention de l'écriture. La main prolonge la parole.

Le système primaire voix (la bouche)-oreille est relayé par le système secondaire main (l'inscription)-œil. La main joue le rôle d'émetteur en traçant les lettres, et l'œil devient récepteur en collectant les traces écrites.

Entre la bouche et l'oreille, le lien est la phonie émise-entendue ; entre la main (l'inscription et l'œil, le lien est la graphie tracée-lue.» (BENVENISTE, 2012, p. 132)



20

La frontière entre la pictographie et l'écriture est nette: «la pictographie peut être comprise, elle ne peut être lue, tandis qu'une écriture n'est telle que si on peut la lire.» (BENVENISTE, 2012, p. 133). Nous reconnaissons là, immédiatement, la partition sémiotique/sémantique, si il n'y a pas ces deux niveaux de significances, nous ne sommes pas dans l'écriture car nous ne sommes pas dans la langue. La pictographie a une puissance sémantique mais ne comporte pas de volet sémiotique linguistique.

Benveniste conclut sa dernière leçon sur l'écriture en insistant sur la nécessaire inscription dans la langue, «nous sommes ramenés à la langue» (BENVENISTE, 2012, p. 135) insiste-t-il. Et dans sa toute dernière leçon de linguistique générale, celle du 1er décembre 1969, il revient au problème de la signification : «La langue entière est informée et articulée par la signification.» (BENVENISTE, 2012, p. 141); «On ne peut étudier le sens hors de la langue, ni la langue hors du sens» (BENVENISTE, 2012, p. 142). C'est à nouveau l'interprétation par la langue de tout système de signes, y compris d'elle-même, qui est affirmée. Avec la mise en jeu du phénomène de l'écriture cette proposition prend d'autant plus de sens. Il s'agit de la proposition essentielle de Benveniste: la langue se sémiotise elle-même et ne peut être sémiotisée que par elle-même et ce processus s'effectue au moyen de l'écriture ; «on n'aurait pas pu réfléchir sur l'analyse du langage parlé si l'on n'avait pas disposé de ce "langage visible" qu'est l'écriture.». Le passage suivant indique le processus scriptural:

De sa fonction instrumentale se dégage sa fonction représentative dont l'instrument est l'écriture. Or l'écriture change de fonction : d'instrument à iconiser le réel, c'est-à-dire le référent, à partir du discours, elle devient

²⁰ BnF, PAP OR, boîte 40, env. 80, f° 166. Pour une analyse plus poussée de ce schéma voir I. Fenoglio, « Genèse du geste linguistique », *Genesis. Manuscrits. Recherche. Invention*, n° 35, Paris, éd. PUPS, 2012, p.13-39.

peu à peu le moyen de représenter le discours lui-même, puis les éléments du discours, puis les éléments de ces éléments (sons/lettres).» (BENVENISTE, 2012, p. 115)

L'écriture qui a permis la mise au jour de la langue, participe de l'interprétance par la langue des autres systèmes de signes. Derrida serait d'accord qui écrivait : «il n'y a pas de signe linguistique avant l'écriture» (DERRIDA, 1967, p. 25).

Conclusion : l'écriture au fondement d'un univers «laïque»

Une remarque, par laquelle Benveniste conclut sa leçon 14, le 24 mars 1969, bien que pouvant paraître anodine, m'apparaît très puissante: « Avec les notions nouvelles attachées à l'écrit – l'opposition de la lettre et de l'esprit – apparaît une civilisation "laïque", en quelque sorte.» (BENVENISTE, 2012, p. 125)

Cette affirmation – nuancée («en quelque sorte») mais affirmée tout de même – prend source dans la fin de la série des «analyses terminologiques» ; Benveniste termine son examen de la façon dont «lettre» est désigné, et à partir de quelle signification en différentes langues, par le terme gotique *boka*:

Le gotique *boka* est de grande importance, car il nous introduit dans une situation lexicale complexe reflétant elle-même le conflit de plusieurs notions : le conflit de l'ancienne et de la nouvelle écriture (runique/romaine), l'apparition d'une civilisation de l'écrit (compte écrit ; engagements et divorces ; épîtres), la notion de Livre (saint) de la Bible ; enfin l'opposition de la lettre et de l'esprit chez Saint-Paul. Tout cela est rendu par *bokos*, la « tablette écrite » (et *bokareis*, le scribe).

On voit bien qu'un lien s'établit un lien entre «civilisation de l'écrit» et «civilisation laïque».

Loin d'identifier l'écriture au seul sacré, aux «Livres», aux textes sacrés religieux, qui récités, répétés par cœur, s'identifient à de la parole répétée et non pas à de l'écriture, Benveniste fait de cette invention de l'homme une révolution sociale et un mode d'expression heuristique. Car si l'écriture est créatrice et non pas seulement répétitive, elle est forcément réflexive. L'écriture n'est plus l'apanage du simple prêtre mais elle est aussi celle du « scribe ». L'écriture permet alors une autre accession au caractère symbolique du langage : parler, transmettre sans la présence des choses mais aussi sans la présence des êtres à qui l'on s'adresse.

«Laïque» signifie le non-appartenance au clergé, bien sûr, l'indépendance vis-à-vis du clergé. L'écriture serait donc séculière, elle entre dans l'univers du commun, de l'ordinaire du non sacré. L'écriture va permettre de faire écart entre la lettre sacrée, religieuse, intouchable et l'esprit : la faculté de penser. Benveniste montre comment l'écriture, fonde en fait le non sacré, soit la laïcité, un mouvement de libération de la pensée par l'écriture.

Dans ces 8 leçons sur l'écriture, Benveniste, loin de chercher à simplifier une question, à linéariser un domaine, ouvre, au contraire un espace épistémologique et méthodologique. Il ouvre une interrogation sur un domaine qui était en cours de développement²¹ mais détecte une faille épistémologique non encore explorée : le rapport entre l'écriture et la langue et impose une méthodologie innovante à la fois archéologique, philologique et linguistique : l'examen terminologique des désignations et significations conjointes à un même terme. Loin de simplifier, donc, il avance en complexifiant le domaine de l'écriture ; l'écriture n'est pas l'Écrit, n'est pas non plus l'écrit, n'est pas la langue écrite, ni la simple transcription de la parole, c'est un rapport, une relation. Une relation, un lien d'écart de l'humain – pris de toute façon dans le langage – aux autres humains, à ses activités, à la société prise dans son ensemble ; relation dont l'humain ne peut plus

²¹ Voir Julia Kristeva Préface aux *Dernières leçons*, EHESS-Gallimard-Seuil, 2012, p. 22.

s'extraire et qui le dépasse mais dont on peut chercher, à force de retour sur ce que l'écriture et les écrits nous disent d'eux-mêmes, à force de distinctions et de discriminations, parvenir à comprendre la fonction.

C'est dans cette perspective qu'il s'éloigne de Saussure : Benveniste veut comprendre ce que l'écriture ajoute à l'économie de la pensée humaine via ce matériau qu'est le langage. Sa réflexion s'appuie sur une méthodologie linguistique mais elle est d'ordre et épistémologique et anthropologique. Il ouvre ainsi une voie afin que puisse être décollée l'appréhension, quotidienne et actuelle, que nous avons de l'écriture de sa nature propre et originelle, «primordiale» dans tous les sens du terme, pour reprendre ce mot qui inaugure ses cours.

Benveniste relève le défi de Derrida lorsque celui-ci se pose la question suivante : «demandons-nous [...] en quoi la langue [...] est une possibilité fondée dans la possibilité générale de l'écriture» (BENVENISTE, 2012, p. 72). Et il montre, en effet, comment l'écriture sémiotise la langue. Il répond à Derrida: si la tâche du linguiste est de décrire la langue et d'en comprendre le fonctionnement, l'écriture, outre sa fonction de communication, se présente comme outil *nécessaire*.

Chez Derrida, l'écriture est «différance», «la différence dans son mouvement actif» (DERRIDA, 1967, p. 200), c'est-à-dire l'écart que creuse le langage entre l'homme et le monde. Chez Benveniste, l'écriture est différence, en tant que dimension méta qui lui permet de se constituer en tant que langue ; l'écriture diffère la naturalité du langage.

Benveniste opère un changement d'*episteme*: l'écriture sémiotise la langue; la langue sémiotise tout et se sémiotise elle-même par le biais de l'écriture. Il n'y a pas d'extérieur mais la visibilité structurelle de l'écriture donne voix et voie à la structure de la langue.

Méprisé par Saussure qui n'y voit qu'artifice trompeur, avec tout de même une contradiction ambiguë puisque l'écriture à la fois voile et dévoile la langue, évité par Derrida qui subsume le terme *écriture* sous les notions de trace, archi-trace, grammatologie ou différence, selon ce qu'il veut en faire apparaître, le terme « écriture » est pris tel quel par Benveniste qui veut en comprendre le fonctionnement par rapport à la langue.

Références bibliographiques

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL DE L'UNIVERSITE PARIS VII. «Ecritures. Systèmes idéographiques et pratiques expressives», 1982, 22-24 avril 1980, org. par Anne-Marie Cristin, Paris, éd. le Sycomore.

ANNUAIRE DU COLLEGE DE FRANCE, 69^{ème} année, Paris, Imprimerie nationale, 1969.

BARTHES, Roland. « Situation du linguiste », *La Quinzaine littéraire* n° 5, 15 mai 1966. (Repris dans *Œuvres complètes* II, Seuil, p. 815).

BARTHES, Roland. «Variations sur l'écriture» 1973, *Œuvres complètes* IV, Seuil, 2002, p. 267-316.

BENVENISTE, Émile. *Fonds manuscrits de la Bibliothèque nationale de France*.

_____. *Fonds d'archives du Collège de France*.

_____. *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, éd. Adrien Maisonneuve, 1935.

_____. *Les noms d'agents et les noms d'action*, Paris, éd. Adrien Maisonneuve, 1948.

_____. *Problèmes de linguistique générale*, t. I et t. II, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque des Sciences humaines), 1966 et 1974.

_____. *Vocabulaires des institutions indo-européennes*, Paris, éd. de minuit, 1969.

_____. *Dernières leçons. Collège de France, 1968 et 1969* (texte établi par J.-C. Coquet et I. Fenoglio), EHESS, Gallimard, Seuil, 2012.

CATACH, Nina (dir. par), *Pour une théorie de la langue écrite*, Paris, éd. du CNRS, 1988.

CHISS, Jean-Louis; PUECH, Christian. «Le voyage à Pau avec Jacques Anis: retour sur le colloque de 1997 'propriétés de l'écriture'», *Linx* n° 60 : *Nonne scripta manent*, Paris, Université Paris Ouest, 2009, p. 67-72.

COHEN, Marcel. *L'écriture*, Paris, éd. sociales, 1953.

_____. *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris, Imprimerie Klincksieck, 1958.

COQUET, Jean-Claude. «Note sur Benveniste et la phénoménologie », *Linx* n° 26, 1992, p. 41-48.

DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*, Paris, éd. de minuit, 1967.

_____. *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

DIRINGER, David. *The alphabet. A key to the history of Mankind*, Londres et New York, Philosophical Library, 1948.

D'OTTAVI, Giuseppe. « Désigner et signifier le «savoir» : pour une nouvelle entrée du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* d'Émile Benveniste », 4^e CMLF, vol. 8, 2014, p. 393-407, <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20140801321>

FENOGLIO, Irène. «Les notes de travail d'Émile Benveniste» in *Langage & Société* n°127 *Ecritures scientifiques. Carnets, notes, ébauches*, Paris, éd. de la MSH, 2009, p. 23-49

_____. «Conceptualisation et textualisation dans le manuscrit de l'article "Le langage et l'expérience humaine" d'Émile Benveniste. Une contribution à la génétique de l'écriture en sciences humaines.» in *Modèles linguistiques*, Tome XXX-1, vol. 59, Toulon, 2009 (disponible en ligne : <http://ml.revues.org/335>)

_____. «Déplier l'écriture pensante pour relire l'article publié. Les manuscrits de 'L'appareil formel de l'énonciation'» in *Relire Benveniste. Réceptions actuelles des Problèmes de linguistique générale*, (E. Brunet et R. Mahrer eds), Louvain la Neuve, Academia, 2011, p. 261-302.

_____. «1966: Benveniste publie les *Problèmes de Linguistique Générale* », *Acta fabula*, vol. 14, n° 8, « 1966, annus mirabilis », Novembre-Décembre 2013, URL : <http://www.fabula.org/revue/document8286.php>

_____. «Les Dernières leçons d'Émile Benveniste au Collège de France. Nouveau regard sur l'écriture», *Le français aujourd'hui* n° 181, Paris A. Colin, 2013, p. 131-142.

_____. «Linguistique générale et héritage saussurien dans les notes préparatoires du Cours de Benveniste, Collège de France 1963-64 *Cahiers Ferdinand de Saussure* n° 67, Genève, éd. Droz, 2015, p. 69-89.

FENOGLIO, I. ; COQUET, J.-C. ; KRISTEVA J.; MALAMOUD Ch. ; QUIGNARD, P. *Autour d'Emile Benveniste*, Paris, Seuil (coll. Fiction et Cie), 2016.

FEVRIER, James G. *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1948.

FOUCAULT, Michel. *Le beau danger*, Paris, éd. EHESS (coll. Audiographie), 2011.

FRAENKEL, Béatrice. « Marcel Cohen et l'écriture : autour de La grande invention de l'écriture et son évolution (1958) », *Langage et Société* n° 128, Paris, éd MSH, 2009, p. 99-118.

GELB, Ignace J. *Pour une théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion, 1973.

GENESIS. *Manuscrits. Recherche. Invention*, n° 35 : *Le geste linguistique*, Irène Fenoglio (eds), Paris, PUPS, 2012 (disponible en ligne : <http://genesis.revues.org/729>).

HARRIS, Roy. *La sémiologie de l'écriture*, Paris, éd. du CNRS, 1993.

KRISTEVA, Julia. « Émile Benveniste, un linguiste qui ne dit ni ne cache, mais signifie » Préface aux *Dernières leçons. Collège de France, 1968 et 1969*, EHESS, Gallimard, Seuil, 2012, p. 13-40

LAMBERTERIE, Charles de. « L'apport d'Émile Benveniste », in *Faits de langues* n° 5, Mars 1995, p. 13-18.

Langages n° 24 : *Épistémologie de la linguistique. Hommage à Émile Benveniste* (J. Kristeva, eds), Paris, Larousse, 1971.

LINX. *Revue des linguistes de l'université Paris Ouest Nanterre La Défense*, n° 26: *Lectures d'Émile Benveniste*, Nanterre, 1992.

LINX. *Revue des linguistes de l'université Paris Ouest Nanterre La Défense*, n° 9 : *Émile Benveniste. Vingt ans après*, Nanterre, 1997.

LEROI-GOURHAN, André. *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964, 2 vol.

MILNER, Jean-Claude. *Le périple structural*, Seuil, 2002, p. 87.

MOÏNFAR, Mohammad Djafar. « L'œuvre d'Émile Benveniste », *Linx* n° 26, Nanterre, 1992, p. 15-26.

NORMAND, Claudine. « Saussure-Benveniste », *Cahiers Ferdinand de Saussure* n° 56, Genève, 2003, p. 125-131.

_____. «Saussure-Benveniste: les aventures d'un héritage», *Cahiers Ferdinand de Saussure* n° 63, Genève, 2010, p. 175-184.

QUIGNARD, Pascal. *Sur l'image qui manque à nos jours*, Paris, Arlea, 2014.

SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1972.

_____. *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, 2002

TESTENOIRE, Pierre-Yves. « Sur la conceptualisation de la langue écrite dans les théorisations linguistiques du début du XX^e siècle » in Lefebvre J. et Puech Ch.(eds) *Les dossiers de HEL : Ecriture(s) et représentations du langage et des langues*, 9,p.34-46.